

L'épreuve du sang

Incendies

Étienne Bourdages

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2003). Review of [L'épreuve du sang : *Incendies*]. *Jeu*, (109), 130–133.

n'ai pas adhéré à tous – car je sais bien que cela fait partie du jeu et contribue justement à la force de la programmation : *Burning Vision* m'est apparu comme du sous-Lepage, dépassant difficilement les bonnes intentions, malgré de bonnes intuitions visuelles ; *Chekhov Longs...*, propre mais inutile, donnant l'impression qu'il intervenait pour équilibrer les quotas de création canadienne anglophone ; *First Night*, spectacle « provoc » daté, déjà vu et si peu exaltant ; *la Iliada*, spectacle « sous-sous » (Mnouchkine et tant d'autres) qui se sert des allégories, du témoignage et des grands textes en prenant un peu le public pour un naïf et en appelant le consensus comme antéchrist ultime ; *le Requin blanc...* épuisant ses richesses à force de *multiplications* inutiles. D'édition en édition, le FTA trouve une place propre et de plus en plus incontournable tant à propos de la création locale qu'internationale. Il a sans doute perdu un tout petit peu de son âme nocturne avec l'installation du rendez-vous des festivaliers au Pèlerin-Magellan, lieu quelque peu décentré, rue Ontario, et qui n'offrait pas l'attraction et les possibilités du Monument-National, dans lequel, lors de ma première édition, artistes et public venaient boire et danser jusque tard dans la nuit, ce qui bien souvent était l'occasion d'échanges non officiels, mais ô combien sympathiques. C'est un détail, qui ne retire rien à la qualité de l'édition 2003 mais qui témoigne juste de mon engouement pour ce rendez-vous unique qui, à tant d'égards, m'a stimulé encore cette année. j



L'épreuve du sang

Les critiques reprocheront à Wajdi Mouawad de se répéter au point de frôler l'autoplégat. Encore, avec *Incendies*, il nous revient avec le motif de la sépulture à trouver, du défunt à enfouir convenablement, de l'inhumation des morts comme passage rituel des vivants, le mort étant pour ces derniers l'élément déclencheur qui ravive « le souvenir de leur enfance et la mémoire de leur blessure », « la douleur ancestrale », celle du « pays perdu », celle du « désir de venger [la] terre d'origine¹ ». Le mort les force à régler leur conflit intérieur, à se faire face et à faire face aux autres. Puis, ils retrouvent inmanquablement la lumière, celle du soleil, d'abord difficile à supporter. Et l'eau, qui coule des mains d'Edwige, berce le littoral, appelle le marcheur de *Rêves* et tombe à verse dans *Incendies*. Tout ça baignant toujours dans un univers teinté d'onirisme où le langage,

Incendies

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE WAJDI MOUAWAD, ASSISTÉ D'ALAIN ROY. DÉCORS ET COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC CHAMPOUX ; DIRECTION MUSICALE ET CONCEPTION : MICHEL F. CÔTÉ ; ACCESSOIRES : MARIE-ÈVE LEMIEUX ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC ANNICK BERGERON (NAWAL À 35 ANS), ÉRIC BERNIER (NIHAD), GÉRALD GAGNON (ANTOINE DUCHARME), REDA GUERINIK (SIMON ET WAHAB), ANDRÉE LACHAPPELLE (NAWAL À 65 ANS), MARIE-CLAUDE LANGLOIS (SAWDA), ISABELLE LEBLANC (JEANNE), ISABELLE ROY (NAWAL À 14 ANS) ET RYCHARD THÉRIAULT (HERMILE LEBEL). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, DU THÉÂTRE Ô PARLEUR, DU FTA ET AUTRES.

1. Citations tirées de *Rêves*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2002.



Incendies de Wajdi Mouawad.
Spectacle du Théâtre de Quat'Sous,
présenté au FTA 2003. Photo:
Yanick Macdonald.

semblé nettement supérieure, plus resserrée, beaucoup moins redondante, en fait, que celle de *Littoral*, dont *Incendies* est le pendant (un autre texte complétera ultérieurement la tétralogie). L'auteur semble savoir un peu plus par où il veut mener ses personnages, alors que *Littoral* comporte plusieurs réunions dont les discussions se terminent souvent en queue de poisson. Certes, le spectacle de trois heures aurait pu être raccourci, et le tic de langage du notaire joué par Rychard Thériault – il accumule les « perronismes² » –, très drôle au début, finit par être plus agaçant qu'autre chose. De plus, la trop grande importance accordée à un personnage comme Sawda ralentit parfois l'action. Enfin, la petite scène du Quat'Sous ne me semblait pas du tout appropriée à un texte qui mériterait un déploiement scénographique plus imposant. On peut bien tenter de nous faire croire que les étendues nord-africaines peuvent entrer dans une case, ici, ça ne marche pas. Dans ce contexte, le très bon numéro d'Éric Bernier, qui fait son entrée en scène aux trois quarts de la pièce, chantant à tue-tête et dansant sur la *Logical Song* de Supertramp, étouffe.

Histoire de famille

Dans *Littoral*, le fils veut enterrer son père à l'endroit le plus convenable. Dans *Incendies*, le fils et la fille, des jumeaux, doivent faire le trajet de vie de leur mère morte en silence afin de pouvoir l'enterrer en paix. Contrat similaire, donc. Or, si le titre de *Littoral* inspire une certaine quiétude, *Incendies* promet davantage d'agitation. Le spectateur est en effet confronté à un monde plus dur, plus violent. Fini, l'enfance en latence, les amis imaginaires et le réalisme magique de la pièce précédente ; ici, les jeunes sont frappés de plein fouet par la vérité de leurs origines peu honorables.

2. Nom donné aux bourdes langagières de l'entraîneur sportif Jean Perron. NDLR.

ludique et itératif, place les personnages, même adultes, à la frontière entre la jeunesse et la maturité. Il y a toujours un fond d'oppositions binaires (manichéennes, peut-être) chez Mouawad. On est parfois moins loin du conte ou de la fable que du drame réaliste. Qu'on pense seulement à *Littoral*, succession de scènes et de rencontres en forme de récit initiatique qui fait un peu penser à *l'Alchimiste* de Coehlo ou, mieux, à Voltaire, ironie en moins, ésotérisme en prime.

Mais doit-on vraiment lui en faire le reproche ? En fait, je suis d'avis que Mouawad retravaille les mêmes motifs, au même titre que Tremblay, par exemple, reprend les mêmes personnages. Chaque pièce est une préparation de la prochaine. Mouawad a par ailleurs le mérite de faire évoluer ses motifs, d'en préciser la symbolique. En effet, l'écriture d'*Incendies* m'a

D'emblée, la pièce se fait intrigue policière : quand une scène révèle un indice, la suivante est un *flashback* qui l'explique. En fait, Mouawad suit sans y déroger ou presque le canevas de la tragédie antique. *Incendies*, c'est une histoire de famille, c'est l'épreuve du sang. *Incendies*, c'est *Edipe roi* revisité. Il y a la méprise d'une mère qui cherche son fils perdu, le trouve mais ne le reconnaît pas. Il y a ses autres enfants qui cherchent leur père et qui, du coup, trouvent aussi en celui-ci un frère. Dès le début, on se doute de ce dénouement. Cette reconnaissance finale se fait d'ailleurs à travers des lettres écrites par la mère avant de mourir. Y a-t-il procédé plus classique ?



Seulement, là où les tragiques anciens faisaient court, présentent l'action *in medias res*, Mouawad étire un peu la sauce. Bien sûr, il est nécessaire d'exposer plus longuement l'histoire de Nawal, soit le déchirement occasionné par son premier amour interdit duquel naît un enfant que ses parents lui arrachent des mains après l'accouchement (sa faute tragique ?), car elle n'est pas aussi connue que celle du panthéon grec. Or, l'auteur veut trop en faire une figure mythique à nos yeux : Nawal est une femme indépendante, combattante ; elle apprend à écrire tandis que ses compatriotes sont illettrées, elle fonde un journal, elle est suivie par une disciple (Sawda). Ce n'est pas simplement mentionné : on nous montre chaque épisode de cette vie tumultueuse, alors qu'un résumé succinct aurait eu autant sinon plus d'impact. Ainsi, avant de parler d'autoplagiat, ce qu'il faut reprocher à Mouawad, c'est de faire un théâtre bavard, qui explique beaucoup, qui ne voudrait échapper aucun mot, tant et si bien qu'il les tourne et retourne de réplique en réplique. L'auteur s'accroche parfois à des idées, leur donne une importance qui ne paraît en fin de compte pas aussi justifiée qu'il semble lui-même le croire. *Incendies* comprend deux récits de cet ordre : celui de la mère et celui des enfants, le premier écrasant malheureusement le deuxième.

Mais le plaisir demeure. *Incendies* est une histoire captivante. On se plaît à suivre les personnages dans leur quête, à voir se confronter les caractères – Simon, le boxeur, et Jeanne, l'intellectuelle taciturne –, à passer d'une époque à l'autre. De ce point de vue, et malgré la discrétion des moyens (dois-je reparler de la petitesse de la scène ?), Mouawad a réussi un magnifique travail de mise en scène. Le mitraillage d'une femme par un arrosoir rotatif évoque de manière ingénieuse le massacre des passagers d'un autobus préalablement aspergés d'essence. On passe par toute la gamme des émotions. Comme lors de la scène où Nihad (composition très convaincante d'Éric Bernier) se sert du corps d'un photographe de presse qu'il vient de tuer comme s'il s'agissait d'une marionnette figurant un reporter anglais l'interviewant au sujet de sa prétendue carrière de vedette rock. Le cynisme est morbide. On devrait être choqué. On est en fait gêné de sourire. Par ailleurs, le contraste entre les exposés magistraux de Jeanne et le style habituellement poétique de Mouawad est charmant.

Incendies de Wajdi Mouawad.
Spectacle du Théâtre de
Quat'Sous, présenté au FTA
2003. Photo : Yanick Macdonald.

L'explication de la théorie des graphes, par exemple, est fascinante et s'avère tout à fait pertinente puisqu'elle présente la situation d'un point de vue mathématique, dans une perspective intellectuelle plutôt qu'affective. Jeanne compare, schéma à l'appui, la relation visuelle qu'entretiennent les membres d'une famille à celle qui s'établit entre les différents coins d'un polygone simple. S'impose alors un problème théorique impossible à résoudre et qui colle singulièrement à la dynamique familiale. De la même façon, je ne crois pas être le seul spectateur à s'être empressé de démontrer à son entourage, à l'instar de la jeune universitaire, qu'il peut arriver qu'un et un fassent un. Il y a des moments où ce qui dépasse l'entendement se peut et peut être démontré par un raisonnement logique. L'apport tout personnel que Mouawad fait ainsi à la trame inspirée par Sophocle m'a gagné.

En somme, si la pièce est une épreuve pour les personnages, elle n'en est pas une pour le spectateur qui sort du Quat'Sous ému. La pluie qui tombe abondamment à la fin de la représentation, avec le bruit qu'elle fait sur la bâche de plastique, lave, apaise la tension. **J**

DOSSIER

FTA

JOHANNE BÉNARD

Des barrages et des écrans : l'autobiographie au théâtre

L'Éden Cinéma

TEXTE DE MARGUERITE DURAS. MISE EN SCÈNE : BRIGITTE HAENTJENS, ASSISTÉE D'ISABELLE BRODEUR ; SCÉNOGRAPHIE : ANICK LA BISSONNIÈRE ; COSTUMES : JULIE CHARLAND ; MUSIQUE ET SONORISATION : ROBERT NORMANDEAU ; ÉCLAIRAGES : SONOYO NISHIKAWA ; CONSEILLER AU MOUVEMENT : HUY-PHONG DOAN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI ; CONSEILLÈRE EN DRAMATURGIE : MARIE-CLAIRE LANÇÔT-BÉLANGER. AVEC PASCAL CONTAMINE, DENIS GRAVEREAUX, CHRISTIANE PASQUIER, PAUL SAVOIE ET SONIA VIGNEAULT. COPRODUCTION DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA, DE SIBYLLINES ET DU FTA.

La saison 2002-2003 a vu se côtoyer des pièces qui, par-delà leurs différences, ont amené sur les scènes montréalaises des problématiques semblables. La première comparaison qui vient à l'esprit, pour *L'Éden Cinéma*, est celle des pièces de Sarraute. D'une part, Duras et Sarraute, qui représentent à mon avis les femmes dramaturges les plus importantes de la France des dernières décennies, ont toutes deux une œuvre où le texte théâtral entre en dialogue avec des textes narratifs, par rapport auxquels il peut être lu. D'autre part, leur théâtre, à l'instar de l'ensemble de leur œuvre, tente de trouver de nouvelles avenues à l'écriture du soi. Pour Sarraute, il s'agit, dans les interstices du dialogue, de révéler les tropismes. Pour Duras, c'est la mémoire, dans ses obsessions et ses altérations, qui trouve à se théâtraliser tout en se racontant. La deuxième comparaison qui s'impose également me semble être celle avec le théâtre de Beckett, en l'occurrence la pièce *la Dernière Bande*, qui fait de la scène le lieu intime de l'introspection du soi, exposant